



Apprendre ensemble sans exclusion

On a longtemps traité les adultes présentant une déficience intellectuelle comme de grands enfants. Les écoles les classaient comme « semi-éducables ». Pourtant, certains de ces adultes vivent aujourd'hui de façon complètement autonome. Pour Louise Doré, l'approche normalisante constitue la clé du changement.

Louise Doré,
auteure et animatrice retraitée du Carrefour
d'éducation populaire de Pointe Saint-Charles

En collaboration avec **Judith Lagacé**

En 2007, Louise Doré prenait sa retraite après 35 années passées à travailler au sein du Carrefour d'éducation populaire de Pointe Saint-Charles. Elle avait commencé à œuvrer avec les gens de ce quartier pour créer l'organisme « dans la foulée du grand mouvement de démocratisation de l'éducation des années 1960, où au Québec on s'est dit : pour bâtir l'avenir, misons sur l'éducation. » Dans *Apprendre ensemble sans exclusion*, dédié aux gens qui vivent des situations d'exclusion, Louise Doré

nous parle plus particulièrement d'éducation populaire et d'intégration d'adultes présentant une déficience intellectuelle dans un organisme ordinaire d'alphabétisation et d'éducation des adultes. C'est en quelque sorte un récit de son expérience et de sa lutte contre l'exclusion. Le présent article s'inspire de ses écrits ainsi que d'une entrevue qu'elle nous a accordée.

« Pointe Saint-Charles était à l'époque un quartier ouvrier du sud-ouest de Montréal, bâti entre le fleuve et le canal Lachine, autour d'usines et de manufactures. Il va sans dire que dans ce milieu pauvre et de familles nombreuses, bien peu de gens avaient pu se payer le luxe d'aller à l'école longtemps. » À l'annonce de la démolition d'une école sur la rue Centre, un regroupement de citoyens s'est empressé d'intervenir auprès de la commission scolaire pour sauver l'école et y installer l'organisme d'éducation qui s'appellera le Carrefour. Ces mêmes citoyens qui participaient aux réflexions sur les problèmes sociaux du quartier, appuyés des Fils de la Charité – des prêtres ouvriers de l'époque – ont également mis sur pied la Clinique communautaire de Pointe Saint-Charles qui a servi de modèle aux CLSC, et ont travaillé au développement de logements sociaux, puis de coopératives d'habitation et de garderies.

« C'est ça qu'il faut ! Tu sais, notre vie n'est pas drôle ! Quand on vient ici, ça change notre vie, parce qu'on parle à du monde, on nous sourit, on peut participer à des activités avec des gens qui n'ont pas de handicap. On apprend plein de choses. C'est important pour nous. »

Lors de la mise sur pied du Carrefour, qui se voulait résolument au service de la population du quartier, « on s'était dit qu'il ne fallait pas oublier les adultes du quartier qui n'avaient jamais pu mettre les pieds à l'école ou qui en avaient vite été exclus à cause de leur déficience intellectuelle. Ils vivaient isolés dans leur famille, sans grand contact avec les autres [...] On verrait bien ce qu'on réussirait à leur apprendre... On pensait évidemment en termes d'alphabétisation, mais également de socialisation et d'intégration sociale. »

Cela a changé leur vie. Les participantes et les participants ont dit et continuent à dire : « C'est ça qu'il faut ! Tu sais, notre vie n'est pas drôle ! Quand on vient ici, ça change notre vie, parce qu'on parle à du monde, on nous sourit, on peut participer à des activités avec des gens qui n'ont pas de handicap. On apprend plein de choses. C'est important pour nous. » L'éducation populaire, nous dit Louise Doré, est différente de l'éducation traditionnelle et ne doit pas se limiter à un apprentissage d'ordre scolaire ou plus abstrait. Elle doit

proposer des apprentissages qui nous permettent, en réfléchissant ensemble, en cheminant avec d'autres, de participer à la vie de notre milieu et de changer notre vie.

Mais cela ne s'est pas fait tout seul. L'élargissement du contenu des programmes a donné la latitude nécessaire pour présenter des types d'apprentissage sur mesure destinés aux participantes et participants présentant une déficience intellectuelle. Par du travail d'écoute active et d'animation, il a fallu tout doucement leur apprendre à s'ouvrir, à parler, à verbaliser, à réfléchir, à écouter les autres, à discuter, à prendre du recul par rapport à leur propre vie. Plein de choses qu'ils n'avaient jamais appris à faire. Des activités d'artisanat les ont entre autres amenés à se valoriser et à accepter de « parler », ce qu'ils refusaient de faire en classe d'alpha ; ils et elles étaient là pour apprendre à lire, écrire, compter : pas pour parler !

Par l'observation et l'écoute, Louise Doré s'est rendue à l'évidence : certains des comportements enfantins et inadaptés de ses participants n'étaient pas dus à leur déficience comme telle, mais découlaient plutôt des préjugés que les gens entretenaient à leur sujet. Le premier de ces préjugés, que tous partageaient, était que les adultes qui ont une déficience intellectuelle n'étaient et ne seraient toujours que de grands enfants, avec comme conséquence qu'on cessait de les stimuler à apprendre, à se développer et à devenir adultes. Or, si les capacités intellectuelles sont limitées, le fait de cesser la stimulation handicape plus encore celui qui a déjà du mal à apprendre et à fonctionner.

Attention aux généralisations et aux stéréotypes

La déficience intellectuelle rend évidemment l'apprentissage difficile pour tous ceux qui la vivent, mais elle ne fait pas pour autant de ce groupe de gens un bloc monolithique. Ils sont différents par leurs goûts, leurs réactions, leurs envies, leurs expériences, et il faut en tenir compte. Malgré leur déficience, ils manifestent les mêmes besoins que les autres : être respectés, compris et aimés, et de pouvoir se réaliser de façon autonome en ayant un emploi, un logement, un avenir. « Les généralisations m'apparaissent risquées et à ne pas prendre à la légère, car elles nous influencent dans nos interventions », nous rappelle madame Doré. De plus, il faut savoir que l'étiquette « déficient mental » (ou autre) est souvent vécue par les gens comme étant blessante et réductrice, non pas par les mots, mais par ce qu'ils provoquent. Ils bloquent l'ouverture à l'autre en donnant l'impression d'avoir résolu une énigme, mais appauvrissent en fait l'une et l'autre personne.

Rétrospectivement, Louise Doré s'est posé la question à savoir si la vision prédéterminée de ses participantes et participants créée par les tests de quotient intellectuel qu'ils avaient passés au tout début (ce qui était courant à l'époque dans les écoles) n'avait pas handicapé davantage ceux que l'on avait classés comme étant *semi-éducables*. Ces outils de classification enfermaient les participants dans une case qui ne tenait aucun compte de toutes les autres facettes de l'apprentissage. Elle souligne : « Il faut savoir en outre que certains de ces adultes, supposément



“semi-éducables” vivent aujourd’hui complètement autonomes et se débrouillent très bien. »

La réussite et la valorisation

Les premières tentatives d’intégration au Carrefour des personnes présentant une déficience intellectuelle avaient été de leur faire suivre comme à d’autres participants analphabètes un cheminement en alphabétisation. Les participantes et les participants de madame Doré étaient très appliqués, très fiers de pouvoir dire qu’ils savaient lire et écrire en dessinant des « i » et des « o » et souvent, malgré un travail assidu, ça s’arrêtait là, complètement découragés qu’ils étaient de ne toujours pas réussir à écrire leur nom. Il fallait contourner

« Oui... Elle en a donné des résultats, notre approche d’éducation populaire, de normalisation, de conscientisation, de responsabilisation, d’intégration sociale et de solidarité, envers ces personnes dont on disait “qu’elles ne pourraient jamais...” »,

l’écueil de l’abstrait et briser le cercle échec-dévalorisation en leur apprenant à se faire confiance et en abordant d’autres apprentissages qu’ils pourraient enfin réussir. L’alphabétisation suivrait ou ne suivrait pas. Ce n’était plus l’enjeu premier.

La socialisation ne pouvant s’apprendre en vase clos, il fallait également développer des liens avec les autres participants. Louise Doré a relevé le défi de l’intégration de ses participantes et participants aux activités du Carrefour par l’apprentissage de la réussite et de la valorisation à l’aide d’une activité concrète : l’artisanat. Grâce à cette pratique, elle a atteint plusieurs de ses objectifs. En montrant des techniques simples d’artisanat, elle a amené ses participants à prendre conscience de leur capacité à apprendre. Ils avaient un objet concret de leur confection à présenter, ce qui favorisait l’échange avec les autres membres du Carrefour, qui s’intéressaient à ce qu’ils faisaient.

Une véritable intégration

Mais ce travail d’apprivoisement des uns et des autres qui impliquait d’entrer en communication ne s’est pas fait tout seul. Nous demandions

aux « autres » d’avoir un regard neuf, tout en travaillant à changer les comportements infantiles dans lesquels les handicapés intellectuels étaient confinés. Avec l’ouverture et l’aide de tous, ces derniers se sont pris en main et sont arrivés non seulement à avoir des comportements acceptables aux yeux de la société, mais « à s’intégrer et à participer, à leur manière, à leur mesure et à leur rythme » aux activités plus larges du Carrefour. Désormais, ils n’étaient plus seulement poliment tolérés, ils étaient des participants de plein droit.

Le changement de perception a modifié en profondeur leur vie. Il s’est opéré avec beaucoup de travail d’éducation, d’animation et de soutien. « Oui... Elle en a donné des résultats, notre approche d’éducation populaire, de normalisation, de conscientisation, de responsabilisation, d’intégration sociale et de solidarité, envers ces personnes dont on disait “qu’elles ne pourraient jamais...” », nous fait remarquer Louise Doré.

On est capable !

Dans la foulée de cette démarche, après la parution du premier livre de madame Doré sur son expérience au Carrefour (*Des gens comme tout le monde*), beaucoup de personnes se sont intéressées à ce travail. Après une rencontre avec un groupe venu de Toronto, formé de gens qui avaient contre leur gré été placés en institution, le Carrefour a mis sur pied La poignée de main, afin de discuter des droits et services à offrir aux personnes présentant une déficience intellectuelle. C’est ce groupe qui a en partie donné naissance au Mouvement des Personnes D’abord de Montréal.

« Or, l'une des premières revendications des gens de ce mouvement, c'était de ne plus se voir apposer d'étiquettes », souligne madame Doré dans son livre. Ce mouvement obligeait d'une certaine façon les groupes de défense de ces personnes déjà constitués et formés majoritairement de parents à changer le nom de leurs associations qui utilisaient souvent les termes « déficients mentaux » et à trouver une autre façon de présenter les personnes qu'ils défendaient. Au sein de certaines de ces associations, dénotant une ouverture et le souci de bien représenter les gens, des comités furent mis sur pied où siégeaient des personnes présentant elles-mêmes des incapacités intellectuelles. C'est ensemble que se fit ce travail de sensibilisation, de prise de parole et d'expression des revendications. Il est à noter que Louise Doré s'est activement impliquée au sein de l'association provinciale, souvent à titre d'animatrice de ces comités.

Les discussions furent longues et houleuses. Certains voyaient dans ces revendications une rectitude politique imposée par des activistes, d'autres trouvaient bien mal à propos de changer un nom qu'ils avaient mis beaucoup d'efforts à faire connaître, et tous se demandaient comment nommer sans blesser. « Car c'est une chose de dire qu'on ne veut plus porter d'étiquettes, il reste qu'ils n'avaient pas nécessairement tort, tous ceux qui trouvaient qu'il fallait quand même parler des particularités des gens dont on voulait défendre les droits et les intérêts, et qu'il n'y avait pas de honte à être déficient mental... », écrit Louise Doré.

Un vaste mouvement de fermeture d'institutions a eu lieu au cours des années 1980-1990, afin de mieux intégrer les personnes handicapées qui avaient jusque-là été tenues à l'écart de la société, beaucoup d'entre elles à l'hôpital.

Malgré l'impasse, cette réflexion a été très importante. On a pu mieux cerner le malaise qui consistait à vouloir changer le sens dépréciateur et négatif véhiculé par les mots galvaudés qui entourent la déficience. Ce mal-être venait du fait qu'en étant identifiés par la déficience, les gens sous-estimaient sans cesse leurs capacités. Au Québec, ce travail de discussion a porté fruit : l'association provinciale qui se nommait auparavant Association du Québec pour les déficients mentaux porte maintenant le nom d'Association du Québec pour l'Intégration Sociale et, pour sa branche technique, d'Institut québécois de la déficience intellectuelle. « Intellectuelle » au lieu de « mentale », car ce terme est moins associé à la maladie ou à la folie. Langue de bois? Sûrement pas, c'est une langue qui prête attention aux gens.

Conditions de vie difficiles

Un vaste mouvement de fermeture d'institutions a eu lieu au cours des années 1980-1990, afin de mieux intégrer les personnes handicapées qui avaient jusque-là été tenues à l'écart de la société, beaucoup d'entre elles à l'hôpital. La structure la plus solide de ces institutions qu'il fallait ouvrir était sans contredit celle des préjugés.

« Et c'est à cet aspect-là du travail, celui de la sensibilisation, que le Carrefour a apporté sa voix et son implication profonde, aux côtés de ceux qui sortaient eux-mêmes d'institutions et qui prenaient enfin la parole... », relate madame Doré dans son livre. Le niveau de déshumanisation de ces institutions était souvent dégradant et abolissait complètement l'espoir d'apprendre pour les gens qui y vivaient. Ces gens n'avaient pas besoin de soins médicaux (enfin, pas plus que quiconque), ils avaient besoin de stimulation, d'éducation, d'aide et d'accompagnement, et de respect, entre autres.

Le but du mouvement de désinstitutionnalisation soutenu par les associations n'était pas de mettre tous ces gens à la rue, mais de leur donner les services et le soutien nécessaires (de l'accompagnement et de la formation) pour leur permettre de vivre en société (que ce soit dans des appartements supervisés, dans des familles d'accueil ou autres).

Aujourd'hui, les conditions de vie et de service se sont améliorées. Les préjugés se sont amenuisés, les balises de ce que l'on considère essentiel en termes de comportement et de traitement sont normalisées et les droits des personnes présentant une déficience intellectuelle sont mieux respectés. Les associations de défense veillent au grain !

Mais avec ce mouvement de désinstitutionnalisation, un nouveau défi se présentait au Carrefour. Les gens qui avaient une déficience intellectuelle et qui étaient déjà présents à nos activités vivaient en milieu « normal » depuis toujours et leur intégration avait été somme toute assez simple. Il

fallait, pour bien servir et intégrer ces nouveaux arrivants sortis tout droit d'institutions, avoir une nouvelle approche de conscientisation populaire ; en ce sens qu'il fallait bien sûr être en mesure d'accueillir les nouveaux arrivants, mais aussi éduquer la population à intégrer des gens qu'ils avaient perdu l'habitude de fréquenter. Personne n'est contre la vertu, mais ce que l'on entendait le plus sur les nouveaux foyers de groupes ou familles d'accueil qu'on parlait d'instituer, c'était souvent : « Pas dans ma cour ! »

Le premier défi que Louise Doré et ses participants ont eu à relever s'est concrétisé par la venue de deux nouvelles personnes qui avaient toujours vécu en institution. Madame Doré a su convaincre les participants d'adopter l'approche de la solidarité basée sur le principe « qu'on n'a pas à choisir qui intégrer, qui est prêt, ou qui le pourrait, mais de voir avec ceux qui se présentent ce que l'on pourrait faire... » Cette intégration est impossible sans l'appui de tous. Et tout le monde, intervenantes et intervenants, participantes et participants au Carrefour, y a mis du sien.

L'approche normalisante

La clef de la démarche du Carrefour et principalement de Louise Doré

est l'approche normalisante. Cette démarche s'appuie sur le principe qu'on apprend par l'exemple et que plus la personne est handicapée, plus il faut la mettre en contact avec des gens qui ont des comportements « ordinaires », équilibrés et bien adaptés aux situations. Inclure dans le groupe des personnes qui semblaient ne pas comprendre ce qu'on leur disait représentait tout un défi. D'une part, parce que nous craignons d'échouer, et, d'autre part, cela exigeait une incroyable confiance dans la démarche. Si l'on considère que le but n'est pas un résultat quantifiable, mais une intégration à la mesure du participant, on a tout à gagner. Cette démarche basée sur le respect et l'intégration a fait ses preuves au Carrefour. La plupart des participantes et participants ont développé de la confiance en eux, ont délaissé, suivant l'exemple des autres, les comportements infantiles ou inacceptables qu'ils avaient, se sont intégrés à leur communauté et, par-dessus tout, vivent dans la dignité.

Pour Louise Doré, l'un des aspects importants à retenir de l'apprentissage de l'artisanat, c'est l'intérêt qu'il suscite chez les autres participants du Carrefour. Selon elle, ce fut un lieu pri-

vilégié où ses participants ont pu être admirés, créer des occasions d'échange et tisser des liens. L'intégration d'un cours de vitrail dans son activité d'artisanat a eu cet effet recherché. Beaucoup d'intéressés ont visité son atelier et ont ainsi créé des liens avec les participants du groupe d'Action autonomie.

Les personnes inscrites dans cette démarche d'autonomie acquièrent des comportements socialement plus acceptables et plus responsables. Cet avantage à lui seul commence à saper le mur qui les enferme dans les préjugés que leur témoignent bon nombre de leurs concitoyens. Mais les bienfaits ne s'arrêtent pas là. L'acquisition d'aptitudes artisanales ancre, dans un apprentissage concret, leurs énergies dans une vision positive d'eux-mêmes. Ils s'identifient maintenant davantage à leurs capacités et à leurs apprentissages qu'à leurs incapacités. Dans ce transfert positif de leur vision d'eux-mêmes réside la clef de leurs possibilités. Ainsi, se définissant par leurs activités et leurs apprentissages, ils ne sont plus si différents et s'intègrent plus facilement à la vie sociale adulte qui les entoure. Ils auront toujours besoin d'aide, d'entraide, de soutien et de respect, mais en cela non plus ils ne sont pas si différents des autres. Ce modèle de courage devant les défis à relever peut être une grande source d'inspiration pour toute personne qui désire opérer des changements. ■

Les personnes qui le désirent peuvent se procurer le livre *Apprendre ensemble sans exclusion* ainsi que la vidéo qui le complète *Un plus pour tout le monde* au Carrefour d'éducation populaire de Pointe Saint-Charles.

